

L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 19 JANVIER 1860.

No. 16.

POÉSIE.

Peu de personnes savent que le maréchal, duc de Malakoff, dont les exploits militaires sont connus de tout le monde, se livre parfois à la poésie et tourne assez heureusement les vers. En traversant dernièrement le Périgord pour se rendre à Saint-Séver, il est allé présenter ses hommages à Mme. la maréchale Bugeaud, duchesse d'Isly, qui vit retirée dans sa propriété de La Durantie; et il a également rendu visite à M. le général Féray, gendre du maréchal Bugeaud, qui possède le domaine de Lainty, séparé seulement par le ruisseau de la Lone du domaine de La Durantie. Après le départ du maréchal, on a trouvé dans la chambre qu'il avait occupée, un petit papier parfumé sur lequel le vainqueur de Sébastopol avait tracé, d'une écriture fine et élégante, les vers suivants :

Adieu, Lainty, séjour de Phospitalité,
Séjour de vrais amis, de l'amabilité;
De la grâce modeste, ange de la victoire,
Dont le père est aux cieux étincelant de gloire!
Adieu, bois si touffus; adieu, prés verdoyants,
Tapis moelleux soumis aux ruisseaux ondoiyants!
Adieu, pont gracieux que caresse la Lone,
Qui sur ses bords si frais ne vit jamais la moue!
Adieu, chemins courant par ces côtes riantes!
Qu'on aime à parcourir vos replis séduisants!
Adieu, côtes boisées que le chêne couronne;
Adieu, vous tous, amis, car je n'omets personne;
Adieu donc, vous qu'un jour je compte bien revoir,
Car mon désir si vrai git dans ce doux espoir.

Adieu, noble séjour, adieu, toi Durantie,
Où j'ai pu visiter une si noble amie!
Adieu, hameau si simple où goûtant le repos
Le maître de ces champs, foulés par un Héros,
Qui sut les enrichir de cette main féconde,
Dont la gloire si pure a parcouru le monde;
Des soldats africains unique et seul espoir!
Adieu, champs tant aimés, adieu!... mais au revoir!
PELISSIER, duc de MALAKOFF.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

Au quatrième siècle.

(Suite.)

Après avoir admiré les talents du prédicateur de Constantinople, et du poète du village d'Arianze, l'esprit, comme fatigué par la rapide énergie du style, peut se reposer dans ces pages, où le génie sublime de Jean-Chrysostome a répandu une éloquence paisible, mais partout victorieuse. On y retrouve, dit l'auteur que j'ai déjà cité, la réunion de tous les attributs ora-

toires, le naturel, le pathétique et le grand, qui ont fait de ce Père le plus grand orateur de l'église primitive, le plus éloquent interprète de cette mémorable époque.

Le jour qui vit la naissance de ce grand homme (346) voyait déjà le triomphe de ses devanciers; ses parents, qu'un rang illustre distinguait moins que leur vertu, lui firent cependant suivre les leçons du Rhéteur payen Libanius, ce fidèle ami de Julien qui lui succédait pour faire revivre sa mémoire. Il fréquenta quelque temps le barreau, mais bientôt il quitta cette carrière pour se vouer tout entier à la pratique des austérités chrétiennes et à l'étude de l'Écriture Sainte. Mais bientôt les forces physiques de l'anachorète ne purent supporter ce que leur imposait l'énergie de l'âme, et il fut obligé de revenir à Antioche. Là, sa sainteté et son savoir lui ouvrirent les portes du sanctuaire, mais sa réputation devint bientôt si universelle que, le siège de Constantinople étant venu à vaquer, il fut le seul qui fut jugé digne de s'y asseoir. Il y rendit plusieurs services éminents à l'empereur, se signala par l'abondance de ses aumônes et son zèle pour la propagation de la foi; mais, ayant eu le malheur de déplaire à l'Impératrice Eudoxie, femme avide et corrompue, il fut condamné à l'exil, et succomba en chemin aux fatigues du voyage (407).

La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Ce n'est pas dans de rapides esquisses, dans des analyses incomplètes que nous pourrions, même faiblement, retrouver la puissance de l'orateur, et l'enthousiasme des contemporains. Il nous faudrait, pour cela, lire et relire tous ses ouvrages, car le plus grand caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance. Cependant il suffirait de parcourir une seule de ses pages, pour avoir à admirer la clarté et la simplicité de son style. En vain, y rechercherait-on ces vains ornements, dont les déclamateurs avaient surchargé les beautés naïves de l'antique atticisme, il conserve, jusque dans ses termes, toute la pureté des an-

ciens Attiques. Toujours il plaît, et toujours il persuade, parcequ'il a un air de vérité et un ton de sentiment, qui pénètre l'âme toute entière. Mais entre toutes les propriétés de sa plume, celle qui la caractérise d'une manière unique, c'est l'art inimitable de toucher et d'attacher en donnant du corps et des couleurs aux objets les plus sublimes, et quelque fois les plus subtils, et de tirer des instructions aussi intéressantes que solides, du fond le plus aride et le plus stérile en apparence. On trouve cependant le style de St. Jean Chrysostome un peu asiatique, ou trop diffus; mais en même temps, et jusque dans ses longueurs, on trouve tant d'esprit, qu'entraîné dans la lecture par un charme inexprimable, on ne peut se résoudre à rien omettre.

Parmi les ouvrages, qui lui ont acquis un droit si bien mérité à l'admiration des siècles, on remarque surtout ses livres du *Sacerdoce*, l'une des plus belles sources où l'Eglise ait puisé ses règles de discipline cléricale, son traité de la *Virginité* et de la Providence; ses homélies, dont quelques-unes ne sauraient jamais être surpassées en beautés de toutes sortes, et quelques lettres.—Quant à l'interprétation des divines écritures, c'est tout dire d'un mot, que Chrysostome occupe entre les Pères Grecs le même rang que St. Jérôme entre les Pères Latins.

Dans la Grèce, l'éloquence semble descendre tout entière dans la tombe avec St. Jean Chrysostome. On peut en juger par le panégyrique de ce saint, prononcé 20 ans après sa mort par Proclus. Cependant deux noms brillent encore parmi les Pères de l'Eglise grecque d'un éclat assez faible, il est vrai, mais néanmoins capable d'attirer l'attention: ce sont St. Epiphane et St. Ephrem.

Né en Palestine vers l'an 310, St. Epiphane était d'une famille Israélite, de pauvres laboureurs, et sa longue vie le rendit témoin de toutes les vicissitudes religieuses qui agitèrent l'empire depuis Constantin jusqu'aux fils de Théodose. Orphelin dès l'enfance, il fut élevé dans la religion juive; mais bientôt il fut gagné au catholicisme par un solitaire, dont il embrassa le genre de vie. Après la

persécution de Julien, étant sur le point d'être fait évêque de l'Égypte, il s'enfonce dans les solitudes de la Palestine; mais là encore on veut lui conférer ce titre, et cela semble l'effrayer. Il fuit dans l'île de Chypre; là cependant il se laisse, on ne sait trop comment, sacrer évêque de Salamine.

Préposé à la conduite d'une église, Epiphane voulut défendre et expliquer sa foi, avec plus de précision et d'étendue qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Il écrivait un ouvrage sous le titre d'*Anchora*, pour désigner la base inébranlable sur laquelle il s'attachait. Cet ouvrage en suscitait un autre, où l'évêque de Chypre a surtout montré son érudition théologique, et la vigueur de son esprit. C'est l'histoire des hérésies, histoire déjà si complexe au deuxième siècle, lorsque Irénée commença à l'écrire bien avant la scission d'Arius.

Comparé aux orateurs du christianisme oriental, il n'approche pas de leur génie; il n'eut rien de leur puissance sur la foule; il ne régna pas comme eux sur le peuple d'une grande ville. Mais à un vaste savoir, aux épreuves du désert et du monde, à l'expérience de lointains voyages, il joignait une forte imagination qui, contrainte et retenue par l'aride exactitude de la controverse, éclate librement dans quelques homélies, que l'on croit être son ouvrage.

St. Ephrem, ou plutôt Ephraïm, Syrien de naissance, était fils d'un prêtre des anciens dieux du pays; il naquit vers les premières années du quatrième siècle, sous le règne de Constantin, dans cette ville de Nisibe extrême frontière de la puissance romaine en Orient. Instruit dans les superstitions du vieux culte assyrien, il fut saisi de bonne heure par le catholicisme qui comptait à Nisibe beaucoup de vrais fidèles restés purs, au milieu des sectaires. Affermi dans la foi par l'évêque du lieu, il suivit dès sa jeunesse la vie monastique; mais de là, il passait partout où la foi était en péril, soutenait les chrétiens, les affirmait et les aidait autant que possible. Il mourut quelques années avant le cinquième siècle.

St. Ephrem avait composé plusieurs ouvrages pour l'instruction des infidèles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Il écrivait avec force contre les erreurs des Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire et des Manichéens. Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié et que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche. L'auteur s'y est peint tel qu'il est toujours occupé des

grandes et sublimes vérités de la religion.

Avec lui et avec Cyrille d'Alexandrie, dont la vie se prolonge dans le Vème siècle, nous voyons se former cette grande époque de l'Église d'Orient, qui plus hâtive et plus éclatante que l'Église occidentale, eut un déclin de génie plus rapide. Après St. Epiphane et St. Ephrem, toutes sciences disparurent dans l'Église orientale avant même que les barbares eussent envahi son territoire. Le changement ne fut pas si subit en Occident, comme nous pourrions le voir dans le prochain numéro.

(A continuer.)

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 19 JANVIER 1860.

GRANDE ENTREPRISE TYPOGRAPHIQUE!!!

A mis lecteurs, notre société typographique vient de commencer une entreprise digne à tous égards d'attirer votre bienveillante attention. Depuis quelque temps, MM. les membres de la susdite société cherchaient à signaler leur administration par une œuvre grandiose qui fût digne de rappeler leur souvenir à nos arrière-neveux. L'autre jour, après une délibération de plusieurs heures, ces MM. sortaient de la salle du conseil; à voir leurs traits animés, leurs figures rayonnantes, il était facile de juger de la chaleur de la discussion qui avait eu lieu et de l'importance de la question qui en avait été l'objet. Quelques jours plus tard arrivait à leur adresse une caisse renfermant un assortiment de charmants caractères de musique, sortis des immenses ateliers de Monsieur Johnson, Philadelphie. Il ne s'agissait de rien moins, lecteurs, que de publier une troisième édition du “Chansonnier des collèges” avec les *airs notés*.

Cette édition sera suivie la formule d'usage: “Revue et corrigée et de plus considérablement augmentée d'un grand nombre de chansons nouvelles toutes choisies et tirées des recueils les plus récents.

D'après un décret émané du conseil de la société typographique, nous avons le plaisir de vous annoncer que, dans cette troisième édition comme dans les précédentes, l'on vous fera grâce et de chansons à boire, ce serait tout au moins un anachronisme aujourd'hui que la *bouteille* n'est plus en vogue, et de chansonnettes

telles que celles commençant par ces mots:

“ C'est la belle Française ”

“ Vive la Canadienne ”

Ces sortes de chansons ont été publiées et republiées par des imprimeries canadiennes qui, à cet égard, n'ont laissé rien à désirer pour l'édification des acheteurs, et puis, il faut bien le dire, la surveillance exercée dans notre petite république est telle qu'il serait “très-difficile sinon impossible de faire passer la frontière à ces chansons de contrebande,” comme disait autrefois un ancien rédacteur de l'Abcille.

Mais aussi, lecteurs, si notre recueil ne renferme ni de ces fadaises de douze pieds plus ou moins ridicules, ni de ces quatrains bachiques qui ne sont plus de saison, vous y trouverez en revanche une foule de chansons qui, au point de vue littéraire, rendront ce recueil préférable à tous ceux qu'on a publiés avant lui.

Il y en aura pour tous les goûts. Les unes seront belles et par le style et par les pensées; parmi celles-ci figureront: le *Drapeau de Carillon* et les *Souvenirs du vieux Soldat* de notre illustre poète Canadien M. J. O. Crémazie, que nous ne saurions trop remercier de la bienveillante permission qu'il nous a donnée de reproduire ces charmantes poésies; les *Souvenirs du peuple* de Béranger et une foule d'autres chansons de l'illustre auteur; plusieurs poésies de Pierre Dupont, l'un des plus célèbres chansonniers contemporains.

D'autres qui ne se distingueront ni par le style ni par les pensées auront pour mérite d'être de gaies barcaroles ou des chants de marche presque nationaux.

Le Chansonnier des collèges se publiera au Bureau de l'Abcille par livraison de trente-deux pages chacune tous les mois autant que possible; chaque livraison se donnera pour la très-modique somme de huit sols en détail et six sols en gros.

Quand on songe au prix exorbitant auquel se vend en Canada la plus petite feuille de musique, nous sommes tout naturellement portés à croire que MM. de la société typographique n'ont voulu que faire au public un présent des plus riches et des plus agréables.

Pour nous, lecteurs, hâtons-nous de profiter de notre bonne fortune. Les chansons, c'est le charme des congés, mais surtout des beaux jours des vacances; aussi nous ne doutons pas que bientôt cette édition ne soit entre les mains de tous les écoliers.

D'autres que les écoliers trouveront peut-être aussi dans notre petit recueil

une source de jouissances et de délices pour leurs heures de loisir.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

On connaît aujourd'hui les noms de tous les plénipotentiaires du Congrès. En voici la liste : pour la Russie, le prince Gortschakoff et le comte Kisseleff ; pour l'Autriche, le comte de Rechberg et le prince de Metternich ; pour la Prusse, le baron Schleinitz et le comte Pourtalès ; pour l'Angleterre, lord Cowley et lord Woodhouse ; pour les Etats de l'Eglise, le cardinal Antonelli et Mgr. Sacconi ; pour l'Espagne, M. Martínez de la Rosa et M. Mon ; pour la Sardaigne, le comte de Cavour et M. Desambrois ; pour le Portugal, le comte de Lavradio et le marquis de Paiva ; pour les Deux-Siciles, le marquis d'Antonini et M. Canofari, ministre actuel de Naples à Turin ; pour la Suède, le général major de Nordin, chambellan du Roi, et le baron d'Adelsward, ministre actuel de la Suède à Paris ; enfin pour la France, le comte Walewski, et, assure-t-on, le prince de La Tour-d'Auvergne.

On dit que le cardinal Antonelli doit être accompagné en France par Mgr. Barluzzi et M. Massani, avocat. Pendant son absence de Rome, la secrétairerie d'Etat sera dirigée par Mgr. Berardi.

L'événement du jour est la publication d'une brochure anonyme, *Le Pape et le Congrès*, annoncée avec un certain fracas, et sur l'origine de laquelle circulent diverses rumeurs. L'auteur, qui se prétend "un catholique sincère," propose au congrès de restreindre le pouvoir temporel du Pape, de détacher les Romagnes du patrimoine de Saint Pierre, d'assurer au Souverain-Pontife une sorte de liste civile fournie par toutes les puissances catholiques, en compensation de la perte d'une partie de ses états. Tel est, en quelques mots, l'ensemble et la portée de cet écrit. Le *Times* a publié la traduction anglaise de cette brochure, et il y voit une preuve de l'entente complète de l'Angleterre et de la France sur la question Italienne.

Les nouvelles d'Espagne annoncent une dixième attaque des Maures. Ils se sont efforcés, pendant cinq heures d'interrompre les travaux des Espagnols sur la route de Tétonan, mais ils ont été repoussés sur toute la ligne. La perte des Espagnols a été insignifiante.

Les dernières nouvelles de Chine reçues à St. Pétersbourg assurent que l'ambassade russe à Pékin jouit de la plus grande sécurité et d'une liberté complète, contrairement à tous les bruits alarmants qui ont été répandus à ce sujet.

NOBLESSE OBLIGE.

Un savant Anglais, Sir Bernard Burke, vient de publier un livre très-intéressant sur les vicissitudes des familles nobles de la Grande Bretagne. Jamais ouvrage ne renferma un enseignement plus salutaire pour tous, et ne dit plus haut la vanité des grandeurs terrestres, leur éclat trompeur et passager. On comprend, en lisant les pages pleines de tristesse, où l'auteur passe en revue les descendants des familles qui jadis portèrent avec plus d'orgueil les couronnes duciales et les titres de barons, toute la vérité des paroles de Bossuet, quand, penché sur le tombeau d'une grande reine, il fait trembler les princes en leur montrant un Dieu disposant des trônes, des couronnes, et se glorifiant "de faire la loi aux Rois et de leur donner quand il lui plaît de grandes et de terribles leçons."

Les héritiers de la vieille et orgueilleuse noblesse de l'Angleterre sont ignorés aujourd'hui, et confondus parmi le petit peuple. Les équipages du moindre baronnet élaboussent en passant les descendants des rois et des princes. O temps ! O vicissitudes des destinées humaines ! La généalogie du plus fier baron commence souvent par un roturier et se termine par un autre. Chaque jour et dans tous les pays, on voit disparaître les rejetons de familles qui remplirent le monde du bruit de leur nom, et surgir une noblesse née d'hier.

Sans remonter bien loin dans les âges, ouvrons le catalogue de la Noblesse Française avant la révolution ; où sont les héritiers de tous ces titres fastueux !...

Les descendants des clans héroïques de la vieille Irlande ont aussi disparu. Les domaines de leurs pères sont la proie d'une aristocratie étrangère, et le satirique Swift dit, quelque part, qu'il nous faut chercher aujourd'hui les restes épars et malheureux de la noblesse Irlandaise parmi les portefaix et les charbonniers. Le représentant direct des O'Neills, anciens rois de Munster, qui luttèrent avec avantage contre les Romains, et qui, de concert avec les Pictes et les Scots, les chassèrent de la Bretagne, l'héritier du célèbre Hugh O'Neills, qui leva l'étendard de la révolte en Irlande au XVIème siècle, battit les armées d'Elisabeth, et pendant sept ans conjura les efforts de l'Angleterre, le dernier rejeton d'une race si illustre, fait aujourd'hui des cercueils dans un des faubourgs de Londres.

Les familles royales de l'Ecosse n'ont pas été plus heureuses. Certain chroniqueur rapporte avoir vu un cousin du roi Jacques, mendier son pain dans les rues d'Edimbourg. Les titres de Comte de

Menteith, de Stratherne et d'Airth appartiennent à un homme de basse condition nommé Ritchie. Il y a actuellement un baronnet qui joue sur le théâtre, et un autre qui sert comme gaichetier dans une prison d'Irlande. Est-ce donc ainsi que noblesse oblige ?...

On raconte au sujet du dernier descendant des anciens rois de Desmond en Irlande, une particularité intéressante, qui (soit dit en passant) serait un beau sujet de tableau historique ! Ce personnage connu sous le nom de MacCarty More, cultivait une petite ferme, seul héritage que son père, fermier comme lui, avait laissé en mourant. C'était son royaume : il avait une chaumière pour palais, et pour trône l'escabot traditionnel ; l'histoire ne parle ni du sceptre ni de la couronne !... Convaincu du respect que son auguste origine devait inspirer, M. More avait sa table séparée, et exigeait que le personnel de sa royale cabane lui servît, genoux en terre, les quelques patates et le lait de beurre qui composaient son modeste repas. "Voilà comment noblesse oblige !"

En parcourant le livre de Sir B. Burke ou est péniblement impressionné à la vue de l'état d'humiliation où sont tombées les plus anciennes familles royales de l'Angleterre. Le croirait-on : un boucher, un fossoyeur, et le gardien d'une barrière, sont les seuls représentants directs des Plantagenets, les héritiers du sang d'un Henri II, d'un Richard cœur de Lion, d'un Edouard III et de 12 autres têtes couronnées. M. Olivier Cromwell, dernier membre de la famille du Protecteur, est mort pauvre procureur, et commis de l'hôpital St. Thomas. Une autre héritière des Cromwell, dont le mari mourut dans une maison de force, vécut dans l'indigence, et maria ses deux filles, l'une à un savetier, l'autre à un boucher. Cependant "Noblesse oblige" toujours. C'est sans doute ce qui inspire une si grande activité au dernier descendant du célèbre général Ireton : cet arrière-neveu du Lord Protecteur, est le plus habile portefaix sur le marché d'une ville du Royaume-Uni.

Voilà comment les familles les plus illustres passent sur la scène du monde. A quelles causes rapporter ces grandes catastrophes ? — Aux révolutions qui renversent les trônes et les grands, leurs adeptes les plus dévoués ; ajoutons : à l'écoulement, à l'incapacité des fils de familles qui trop souvent hélas ! ne comprennent pas assez combien "Noblesse oblige !"

UNE CARTE DE L'EUROPE.

C'était en 1805. Napoléon I avait été proclamé empereur des Français. Jaloux de joindre à la consécration du suffrage populaire les bénédictions de l'Eglise, il venait de se faire sacrer dans la cathédrale de Paris par le Pape Pie VII. Quelques mois après, il s'était déclaré roi d'Italie, et avait ceint à Milan l'antique couronne des Langobards en s'écriant avec force : "Dieu me l'a donnée ; gare à qui la touche !" Toutes les puissances de l'Europe, à l'exception de la fière Angleterre, avaient reconnu officiellement le nouveau César.

